(3

M. MUSARD,

OU

COMME LE TEMPS PASSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR L. B. PICARD;

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Louvois, le 23 novembre 1803 (1er Frimaire au 12).

Et, depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant,
cracher dans un puits pour faire des ronds, ...

MOLIÈRE, *Misanthrope*, acte 5, scène 4.

NOUVELLE ÉDITION.

Prix, 1 fr.

A PARIS,
Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.
1807.

72105

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MUSARD, négociant de Saint-Quentin,	M. VIGNY.
Madame MUSARD, sa femme,	Mme MOLÉ.
EUGÈNE, leur fils,	M. BARBIER.
LEROND, négociant de Saint-Quentin,	M. PICARD aîné.
SOPHIE, sa fille,	Mlle ADELINE.
DELAIGLE, maître d'hôtel garni,	M. BOSSET.
JOSEPH, domestique de Musard,	M. ARMAND.
UN HUISSIER,	M. VALVILLE.
UN COMMIS,	M. THÉNARD.
UN MARCHAND de Baromètres,	M. ÉDOUARD.
DEUX PORTEURS.	

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon commun à deux appartemens. A droite de l'acteur, une fenêtre au 2e plan; au 3e, la porte de l'appartement de Musard; une porte au fond; à gauche, au 2e plan, la porte de l'appartement de Sophie; à droite, un peu avant la fenêtre, une toilette ouverte; à gauche, un peu avant la porte de Sophie, une table sur laquelle il y a ce qu'il faut pour écrire; un bocal avec des poissons rouges: la canne, le parapluie et le chapeau de Musard, sur un fauteuil au fond à gauche, et son habit sur un fauteuil au fond à droite.

Nota. Les acteurs sont inscrits tels qu'ils doivent être au théâtre; le premier inscrit tient la droite des acteurs.

M. MUSARD,

OU

COMME LE TEMPS PASSE,

COMÉDIE.

Au lever du rideau, Musard, en robe de chambre et les cheveux roulés, est occupé à regarder des poissons dans un bocal sur une table; il cherche avec sa plume à les faire remuer.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame MUSARD, MUSARD.

Madame MUSARD, *entrant.*

Eh ! quoi, monsieur Musard, vous n'êtes pas sorti ? vous n'êtes pas habillé ? vous n'êtes pas coiffé ? mais dix heures vont sonner.

MUSARD *tirant sa montre.*

Quest-ce que vous dites donc, ma femme ?... Ah ! c'est vrai ! Ah ! mon Dieu ! comme le temps passe ! Allons, allons, je serai bientôt prêt. J'achevais d'écrire le journal de mon voyage, et je regardais ces petits poissons rouges dans un bocal : cela orne un salon, n'est-ce pas ? Ma foi, mon fils nous a logés dans un très-bon hôtel, rien n'y manque.

Madame MUSARD.

Mais vous avez ce matin les affaires les plus importantes pour vous, pour votre fils, pour moi. Vous m'aviez bien promis que, dès le lendemain de votre arrivée à Paris, vous feriez vos courses, vos visites; et vous vous amusez à regarder des poissons rouges dans un bocal!

MUSARD.

Eh bien, quoi? ces courses, ces visites, je m'en vais les faire... Va, sois tranquille, toutes ces affaires importantes qui te tracassent, c'est moins que rien; en une matinée j'aurai tout arrangé.

Madame MUSARD.

Moins que rien? le mari de feu ma sœur, qui après nous avoir écrit des lettres charmantes, pleines d'amitié, où il nous proposait de transiger à l'amiable, s'avise après deux ans de nous envoyer une citation, et qui veut plaider à toute outrance contre moi, pour la succession de mon grand-père.

MUSARD.

C'est un chicaneur, je le mettrai à la raison.

Madame MUSARD.

Votre fils, que nous avons envoyé à Paris pour travailler, qui était sur le point d'obtenir la place de receveur de l'enregistrement à S.-Quentin, où nous sommes établis, et qui tout d'un coup voit ses amis et les vôtres lui tourner le dos quand il les rencontre, et lui fermer leurs portes quand il va les voir.

MUSARD.

Mon fils est jeune, il aura fait quelque fredaine qu'il nous cache. Je verrai tous ces honnêtes gens-là; il aura la place.

Madame MUSARD.

Enfin, M. Forlis, notre correspondant, qui ne veut

plus vous envoyer de marchandises, et qui prétend vous forcer par huissier à compter avec lui.

MUSARD.

Très-mauvais procédé de sa part, procédure encore plus mauvaise. On verra mes comptes; c'est lui qui est mon débiteur, je le parierais.

Madame MUSARD.

Je n'en doute pas, vous avez raison sur tous les points; mais vous finirez par avoir tort si vous tardez, si vous niaisez, si vous ne sortez pas, si vous ne vous occupez pas très-activement de vos affaires.

MUSARD.

Eh bien! ne t'amuse donc pas à bavarder, si tu veux que je m'en occupe.

Madame MUSARD.

Ah! combien vous avez eu tort de renvoyer, il y a deux mois, ce jeune homme, ce commis, qui entendait mieux votre commerce que vous!

MUSARD.

J'ai eu tort!... un brouillon, un homme impatient, qui venait à tout moment me relancer pour des comptes, pour des signatures, dans mon jardin, dans mes sociétés, au café, au billard, qui m'empêchait d'être à mon jeu.

Madame MUSARD.

Oui, mais il faisait vos affaires, et elles allaient bien; depuis que vous vous en mêlez, elles vont tout de travers. M. Lerond, votre perpétuel antagoniste, l'a pris avec lui, et s'en trouve bien.

MUSARD.

Ah! parbleu! je ne le lui envie pas; ils sont à merveille ensemble : M. Lerond! un homme que je déteste.

Madame MUSARD.

Mais habillez-vous donc, je vous en prie. Tenez, voilà

votre fils que son impatience amène, et que vos lenteurs mettent au désespoir.

SCÈNE II.

Madame MUSARD, EUGÈNE, MUSARD.

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous voilà encore en robe de chambre! Je venais apprendre le résultat de vos courses; je vous croyais de retour.

MUSARD.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc, monsieur? vous ne souhaitez seulement pas le bon jour à votre mère.

EUGÈNE.

Pardon, ma mère.

Madame MUSARD.

Bon jour, mon ami, bon jour.

EUGÈNE, *à son père.*

N'étions-nous pas convenus hier au soir, en soupant, que vous sortiriez de grand matin?

MUSARD.

Eh bien! voyons, suis-je en retard? crois-tu que je perde mon temps? (*Il va au fond pour appeler, et revient au milieu.*) Eh! Joseph? M. Delaigle? Il semble à vous entendre que je ne sache pas me conduire. Ne faut-il pas aller réveiller les gens? Oui, je l'avoue, quand je suis maître de ma journée, c'est un délice pour moi... M'éveiller sans savoir ce que je ferai, sortir sans savoir où j'irai, observer les passans, deviner à quel point en sont un homme et une femme qui se donnent le bras, c'est fort agréable; mais cela n'empêche pas que je n'aie, quand il le faut de l'activité, de la promptitude. M. Delaigle?

SCÈNE III.

Madame MUSARD, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Qu'y a-t-il pour le service de monsieur ?

MUSARD.

Ah ! M. Delaigle, eh bien, ce perruquier qui coiffe dans votre hôtel ?

DELAIGLE.

Eh ! mais, monsieur, voilà une heure qu'il est dans votre chambre.

MUSARD.

Que ne le disiez-vous donc ? Allons, j'y vais; je suis pressé, très-pressé. Joseph ?... Et croyez-moi, cette incertitude, ce vague heureux de l'esprit, me fait goûter un plaisir plus réel, plus durable, que tous vos bals, vos concerts, vos spectacles.

EUGÈNE.

Oh ! je n'en doute pas, mon père; mais pour en mieux jouir, il faudrait n'avoir aucune inquiétude.

MUSARD.

C'est juste. Joseph ?... Eh bien, voyez si ce drôle-là répondra.

SCÈNE IV.

Madame MUSARD, JOSEPH, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

MUSARD.

Accoutumez-vous donc à servir aveo intelligence; vous me faites gronder par mon fils. Ma petite boîte à broyer du tabac.

JOSEPH.

Elle est sur la table, monsieur. (*Il sort.*)

MUSARD, *allant à la table.*

Ah! bon! je ne la voyais pas. (*Il se met à broyer son tabac.*)

EUGÈNE.

Mais mon père....

MUSARD.

C'est l'affaire d'un instant. Je suis très-content de votre hôtel, M. Delaigle; bonne table, bons lits; vous devez avoir beaucoup de monde?

DELAIGLE.

Eh! mais, monsieur, je ne me plains pas.

MUSARD.

C'est bien, c'est bien; j'aime à voir prospérer les honnêtes gens.

Madame MUSARD, *passant à la table.*

Eh! mais, mon mari, ce perruquier attend.

MUSARD, *en mettant du tabac dans sa tabatière.*

Eh bien! ma femme, j'y suis, c'est fini. Monsieur Delaigle, avez-vous des journaux?

DELAIGLE.

Tous, monsieur, je vais vous les chercher.

SCÈNE V.

EUGÈNE, Madame MUSARD, MUSARD.

EUGÈNE, *passant à droite.*

Allons, les journaux, à présent.

MUSARD.

C'est excellent à lire en se faisant coiffer. Je suis persuadé, mon fils, que je vais découvrir quelque chose que vous cachez à votre mère et à moi. Il est impossible que des gens que j'estime, et qui sans vanité ont besoin de moi, se soient décidés contre vous sans motifs.

EUGÈNE.

Vous n'avez jamais eu à vous plaindre de ma conduite.

MUSARD,

Je n'ai jamais eu à me plaindre ?... (*Allant à Eugène, il laisse sa tabatière.*) quand il n'y aurait que cette sotte demande que vous m'avez faite de vous marier à cette petite Sophie, la fille de M. Lerond.

EUGÈNE.

Que pouvez-vous reprocher à la fille de M. Lerond, votre voisin, votre compatriote, et, comme vous, à la tête d'une maison en crédit ?

MUSARD.

A la fille ? rien ; elle est jolie, elle chante avec goût, elle danse avec grace ; et moi qui adore la musique..... un excellent cœur..., un esprit naturel... ; mais son père ? son père !... On nous a déja réconciliés plusieurs fois, mais il y a quarante-cinq ans que je lui en veux, dès le collége, en affaires d'intérêt, en affaires d'amour-propre, en affaires d'amour... (*Pendant ce couplet, madame*

Musard, impatientée, a été chercher la tabatière de son mari, et la lui remet, en le pressant de sortir.) Pardon, Madame Musard, mais c'est la vérité, et avant de vous connaître il m'était bien permis.... Enfin, j'ai toujours trouvé ce diable d'homme sur mon chemin. C'est un intrigant qui m'a soufflé tout ce que je voulais avoir.

EUGÈNE.

Mais, mon père....

Madame MUSARD.

Mais, mon fils, si vous contrariez votre père, il n'en finira pas; vous parlerez de M. Lerond et de sa fille à son retour.

MUSARD.

Oh! non pas, c'est inutile : tout est dit sur ce sujet, je vous en réponds.

SCÈNE VI.

EUGENE, MUSARD, DELAIGLE, Madame MUSARD.

DELAIGLE, *un peu en arrière.*

Monsieur, voilà les journaux.

MUSARD.

Ah! bon! (*Tout en ouvrant les journaux.*) Oh! quand une fois j'ai pris mon parti....

Madame MUSARD.

Eh bien! n'allez-vous pas lire les journaux ici? en vous faisant coiffer, comme vous disiez.

MUSARD.

Mais en vérité, madame Musard, vous êtes d'une vivacité..... je suis vif aussi quand je veux..... Monsieur Delaigle, j'ai besoin de Joseph pour m'habiller;

faites-moi le plaisir de m'envoyer chercher une voiture sur-le-champ.

DELAIGLE.

J'y cours. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *hors* DELAIGLE.

MUSARD.

Avant qu'elle soit arrivée, je serai coiffé, habillé. A l'égard de mademoiselle Lerond, je vous répète, monsieur....

Madame MUSARD, *le conduisant à la porte de sa chambre.*

Eh! mais allez donc, allez donc, si vous voulez trouver quelqu'un.

MUSARD, *s'en allant en lisant un journal.*

Eh! mon Dieu! je trouverai tout le monde; on se lève si tard à Paris.... Ah! ah! un nouveau vaudeville! j'irai; oh! j'aurai terminé mes affaires.

Madame MUSARD.

Mais allez donc, allez donc. (*Musard sort.*)

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, Madame MUSARD.

Madame MUSARD.

Ah! quel homme! quel homme! Voilà vingt-cinq ans que nous sommes mariés, je l'ai toujours vu comme cela. Je lui conseille d'ériger sa manie en système de plaisir; pêcher à la ligne, chasser à l'oiseau, s'asseoir

sur un pont pour voir couler l'eau : voilà d'aimables délassemens !

EUGÈNE.

Vous voilà donc enfin à Paris ; malgré toutes les promesses de mon père, qui m'annonçait qu'il allait se mettre en route, je désespérais presque de vous y voir.

Madame MUSARD.

Vraiment, ce n'est pas sans peine ; malgré l'importance des affaires qui l'appelaient, il s'arrangeait toujours si bien, il s'y prenait toujours si tard, qu'il n'y avait de place pour nous dans aucune voiture. Eh ! quel voyage! pas un postillon, pas un aubergiste, pas un voyageur qu'il n'ait impatienté, retardé, fatigué de questions, de digressions sur la politique, la littérature, les chevaux, les modes, l'agriculture, que sais-je ? et c'est, grace à lui, que notre diligence est arrivée deux heures plus tard qu'à l'ordinaire.

EUGÈNE.

Réjouissons-nous, ma mère, pour faire en sorte qu'il mette à profit ce voyage. Votre procès avec mon oncle, les embarras que mon père éprouve dans son commerce, les rebus des gens qui m'avaient promis de me servir, tout cela est bien triste, sans doute. Mon père m'accuse d'être l'auteur de tous ses malheurs ; je croirais plutôt que c'est sa négligence qui les a occasionnés ; et quels qu'ils soient, je suis persuadé qu'avec un peu d'activité de sa part tout s'expliquerait, tout se terminerait heureusement. Vous le savez, si je desire une place, quelque fortune, c'est pour en faire hommage à l'aimable Sophie ; c'est dans l'espoir de vaincre la répugnance de mon père. Vous ne la partagez pas, vous estimez M. Lerond.

Madame MUSARD.

Moi, mon fils ?

EUGÈNE.

Oui, oui, vous l'estimez ; vous vous avouez à vous-

a-t-il eu tort de se permettre quelques plaisanteries sur les éternelles lenteurs de soo voisio, mais il a toujours rendu justice à ses excellentes qualités; il l'a défendu plusieurs fois coutre ses ennemis. Et sa fille.... sa fille est charmante!... Ne mérite-t-elle pas?... Mais, pardon, j'ai un reodez-vous très-important avec un ami, le seul qui veuille bieo encore me recevoir; et je reviens bieotôt savoir ce qu'aura fait moo père. Ne le quittez pas, pressez-le, qu'il s'habille, qu'il sorte, qu'il m'obtieone la place que je sollicite, et qui doit me rapprocher de Sophie. Vous aimez votre fils, et ce n'est qu'avec elle qu'il peut être heureux.

SCENE IX.

Madame MUSARD *seule.*

Ce cher Eugène! Oui sans doute, je l'aime, et je serais charmée..... Que M. Lerond s'amuse un peu de mon mari; est-ce un si grand mal? Moo fils et moi, si nous l'osions.....

SCENE X.

JOSEPH, Madame MUSARD. *Joseph apporte un violon, qu'il met sur la toilette; et un pupitre chargé de musique, qu'il place à côté de la toilette.*

Madame MUSARD.

Eh bieo! qu'est-ce que vous faites donc, Joseph?

JOSEPH.

C'est monsieur qui m'a chargé d'arranger sa musique dans cette salle.

Madame MUSARD.

Ah mon Dieu! voudrait-il faire de la musique à présent?

JOSEPH.

Non, madame; c'est pour ce soir. Monsieur dit qu'il est pressé ce matin; et cela ne l'empêche pas de jaser avec son perruquier, qui est bien son homme, et qui s'interrompt pour lui répondre, en gesticulant avec son peigne. *(Il sort.)*

Madame MUSARD.

Allons, il ne lui manquait plus qu'un perruquier bavard! Oh! je vais.... (*Elle veut aller chez son mari.*)

SCÈNE XI.

Madame MUSARD, LEROND, SOPHIE, DELAIGLE, DEUX PORTEURS *chargés de malles et paquets.*

LEROND, *du dehors, aux porteurs.*

Montez, mes amis.

Madame MUSARD, *retenue par la voix de Lerond.*

Quelle est cette voix que j'entends?

DELAIGLE, *entrant avec les porteurs.*

Par ici, par ici, monsieur. (*A madame Musard.*) C'est un voyageur qui arrive avec une jolie demoiselle, ma foi! et à qui je donne cet appartement en face du vôtre. (*Aux porteurs, en indiquant la chambre de Lerond.*) Allons, portez tout cela là-dedans.

LEROND, *en entrant avec sa fille, aux porteurs.*

C'est bon, mes enfans, M. Delaigle vous paiera; je

vous souhaite bien le bon jour. (*Delaigle et les porteurs sortent.*).

Madame MUSARD.

Eh ! mais, je ne me trompe pas, c'est M. Lerond?

LEROND.

Moi-même, madame Musard, qui viens ici pour quelques affaires, mais sur-tout pour celles de votre mari, et qui ne suis pas fâché de profiter de l'occasion pour faire voir Paris à ma fille.

Madame MUSARD, *à Sophie.*

Eh ! bon jour, mon aimable voisine.

LEROND.

C'est bon, vous aurez tout le temps de vous faire des complimens. J'ai appris votre départ hier matin, je me suis mis en route deux heures après ; j'ai su l'hôtel où vous étiez descendus ; je viens m'y loger ; votre vieille tante m'a conté tous vos chagrins, et je viens pour les terminer.

Madame MUSARD.

Eh ! quoi, monsieur, vous seriez assez généreux...

LEROND.

En deux mots, Musard m'en veut ; il a raison ; je lui ai joué bien des tours en ma vie, mais c'est un peu sa faute ; il n'est pas défendu de songer à soi et aux siens. J'ai profité de sa nonchalance pour m'avancer moi-même ; dès qu'il desirait quelque chose, j'étais là pour l'obtenir à sa place ; et pour me servir d'un terme de chasseur, c'est lui qui faisait lever le lièvre, c'est moi qui le tuais. Aujourd'hui je suis bien, je veux songer aux autres. Votre mari vient à Paris pour des éclaircissemens, des sollicitations ; le pauvre diable n'en finirait pas, je ferai tout pour lui. Votre beau-frère veut plaider contre vous, je sais l'adresse de son avocat ; votre fils veut avoir une place à Saint-Quentin, j'ai des amis qui valent bien ceux

de Musard; votre correspondant ne veut plus vous envoyer de marchandises, je saurai pourquoi, et en travaillant pour vous, je travaille encore pour moi : votre fils aime ma fille, il en est aimé, n'est-ce pas Sophie? qu'avons-nous à faire de mieux qu'à les marier ensemble?

SOPHIE.

Mais, mon père....

LEROND.

Eh! oui, tu l'aimes, c'est convenu; tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai deviné.

Madame MUSARD.

En vérité, monsieur Lerond, vous êtes un homme expéditif! Ah! pourquoi mon mari ne vous ressemble-t-il pas?

LEROND.

Parbleu, madame, vous savez que votre mariage avec Musard est la seule chose pour laquelle il ait su me prévenir; mais ne nous plaignons pas: j'ai été heureux avec ma pauvre défunte, vous êtes heureuse avec lui...

Madame MUSARD.

Heureuse! ah, oui, fort heureuse!

LEROND.

Oui, madame; Musard a un cœur excellent; et puisque nous ne pouvons être parfaits, la bonté, grand Dieu! la bonté rachète tous les défauts.

SCENE XII.

DELAIGLE, madame MUSARD, LEROND, SOPHIE.

DELAIGLE.

Madame, la voiture que monsieur votre mari a demandée est à la porte depuis long-temps.

LE ROND.

Musard a demaodé noe voiture ? c'est bon, je vais la prendre.

Madame MUSARD.

Comment, vous allez la prendre ?

LE ROND.

Eh ! oui : suite d'habitude ; je saisis au passage tout ce qu'il demande ; mais cette fois c'est pour le servir. Ne lui dites pas que je suis à Paris : il croirait que je vieos exprès pour lui ouire. M. Delaigle, à uoe heure précise, un bon déjeûoer ; du gibier, du poisson, du bordeaux, du champagne. Toi, ma fille, reoferme-toi daos too appartemeot ; madame Musard voudra bien te tenir compagoie. Demain nous songerons à oous divertir ; aujourd'hui repose-toi. Quant à votre mari, ne le pressez plus tant de sortir, puisque je cours à sa place. (*Il sort.*)

SOPHIE, *près de la porte de son appartement.*

Je n'ai pas le temps de causer avec vous ; mais, M. Eugèoe, sa santé ?

Madame MUSARD.

Excellente ; il va venir tout-à-l'heure, vous le verrez.

SOPHIE.

Ah ! ma bonne voisine ; combien je trouve moo père aimable de m'avoir amenée à Paris.

Madame MUSARD.

C'est bon, c'est bon, voici M. Musard.

(*Sophie rentre.*)

SCENE XIII.

Madame MUSARD, MUSARD, *sortant en courant de sa chambre, le visage couvert de poudre, un petit couteau de toilette d'une main, et un journal de l'autre.*

MUSARD, *courant à la table.*

Je l'ai devinée, je l'ai devinée; eh! vîte, une plume, de l'encre; oh! elle n'était pas facile.

Madame MUSARD.

Eh! quoi donc?

MUSARD.

La charade.

Madame MUSARD.

La charade!

MUSARD.

Eh! oui, la charade du journal! un prix pour le premier œdipe. Ce n'est pas l'importance du prix, mais l'amour-propre! et d'ailleurs un camée représentant les mariages des Samnites, cela doit être superbe! et il est à moi, j'en réponds. Il est impossible que d'autres puissent avant moi.... « Mon premier, par mon second, mange mon tout ». Hein? *Chiendent*; c'est clair. Appelle Joseph, qu'il porte bien vîte à l'adresse indiquée..... Diable! il ne faut pas se laisser prévenir.

Madame MUSARD.

Fort bien, ne vous laissez pas prévenir pour des charades..... Oh! en vérité, il y a de quoi perdre la tête. Habillez-vous, sortez ou ne sortez pas, faites vos affaires ou devinez des logogriphes, je vous assure qu'à présent tout cela m'est fort indifférent. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

MUSARD, *seul, écrivant.*

Eh ! mais, qu'est-ce qu'elle a donc ma femme ? elle est folle. Comment, quand elle devrait partager ma joie.... Joseph ?

SCÈNE XV.

EUGÈNE, MUSARD, *ensuite* JOSEPH.

MUSARD, *apercevant Eugène.*

Ah ! te voilà ? ... Joseph ?

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous en êtes encore là de votre toilette !

MUSARD.

C'est que j'avais une lettre très-pressée à écrire pour une charade.

EUGÈNE.

Pour une charade !

MUSARD, *à Joseph, qui entre.*

Ah ! Joseph, vîte, porte cette lettre à son adresse, j'achèverai de m'habiller sans toi ; je n'ai que ma robe-de-chambre à ôter. (*Joseph sort.*)

EUGÈNE.

Comment, mon père, pour une charade ?

MUSARD.

Eh ! oui, pour une charade ; dont je ne veux pas te dire le mot, parce que tu serais capable de souffler le prix à ton

père. (*En ôtant une manche de sa robe-de-chambre.*) Allons, vite, vîte, à présent, donne-moi mon habit, qui est là sur une chaise.

EUGÈNE.

Eh ! quoi ? vous voulez mettre votre habit avant d'ôter votre poudre ?

MUSARD, *il prend le journal et le couteau de toilette qui est sur la table, et va à la toilette, sa robe-de-chambre à moitié ôtée.*

Oh ! tu as raison ; qu'est-ce que je fais donc, moi ! c'est que, vois-tu, je me dépêche. (*On entend un prélude de piano dans la chambre de Sophie.*) Ah ! ah ! qu'entends-je ?

SOPHIE, *chante de sa chambre.*

En affaires comme en voyage,
Choisissons le plus court chemin ;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.
Jeune avocat à la tribune,
Jeune amant près d'un tendre objet,
Vous tous qui courez la fortune,
Souvenez-vous de mon couplet.

En affaires comme en voyage, etc.

MUSARD.

C'est une aimable voisine que M. Delaigle aura logée dans cet appartement. Jolie voix.

EUGÈNE, *à part.*

Eh ! mais, cette voix... me tromperais-je.... c'est Sophie.

MUSARD, *prenant son violon.*

Chut ! chut ! une petite galanterie ; je vais l'engager à continuer sa chanson. (*Il va à la porte de Sophie, la manche de sa robe-de-chambre pendante, et joue la ritournelle de l'air.*)

SOPHIE, *chante.*

Depuis six mois Blaise aime Lise,
Près d'elle il soupire, et se tait,
Depuis six mois, Lise indécise,
Attend qu'il chante mon couplet.
En affaires comme en voyage,
Choisissons le plus court chemin ;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain (*).

(Musard va mettre son violon sur sa toilette.)

EUGÈNE, *à part.*

Je n'en peux plus douter, c'est elle-même. Elle serait à Paris ; quel bonheur !

MUSARD, *d'un air gai.*

Parbleu ! c'est une aventure qu'il faut suivre. Eh ! vîte, achevons de nous habiller. (*Il quitte sa robe-de-chambre, et va prendre son habit.*) Ah ! si j'étais à votre âge, monsieur mon fils... mais au mien même, je serais capable de vous donner des leçons.

EUGÈNE, *à part.*

Par quel moyen m'instruire...?

MUSARD.

Oui, pendant que madame Musard n'y est pas... Vous entendez bien, mon fils, que c'est une petite plaisanterie innocente.

EUGÈNE.

Oh ! je n'en doute pas.

MUSARD.

C'est à Paris que vous devriez faire un choix, et non

(*) On peut ne chanter que le premier couplet ; alors le dialogue qui coupe le chant se placerait après les quatre premiers vers. On trouve l'air gravé, au magasin de musique de Berton et Loraux jeune, près du théâtre Feydeau.

pas à S.-Quentin. Cette petite Sophie !... Oh ! je saurai vous surveiller de si près que vous ne la verrez pas.

(*Ici Sophie ouvre doucement sa porte.*)

EUGÈNE, *bas.*

Ciel ! la porte s'ouvre ; c'est elle-même.

(*On entend dans la rue des chanteurs italiens.*)

SCENE XVI.

MUSARD, EUGÈNE, SOPHIE.

MUSARD.

Ah ! ah ! encore de la musique ? eh ! mais, c'est enchanteur ! Ah ! c'est dans la rue. (*Il ouvre la fenêtre et regarde.*)

EUGENE, *bas à Sophie.*

Ah ! Sophie.

SOPHIE, *de même.*

Prenez garde.

MUSARD, *de la fenêtre, sans se retourner.*

Musique italienne, chanteurs italiens, il ont un goût, une manière, qui n'est qu'à eux.

EUGÈNE, *bas à Sophie.*

Quel heureux hasard vous conduit à Paris ?

SOPHIE, *de même.*

Je viens d'arriver avec mon père ; j'ai déja vu madame votre mère.

MUSARD *se retourne, Sophie ferme vîte sa porte.*

Charmante ! charmante ! Ah ! parbleu, ils méritent bien... (*A Eugène, après avoir cherché dans ses poches,*) As-tu quelque monnaie sur toi ?

EUGÈNE, *lui en donnant.*

Oui, mon père, en voilà.

MUSARD, *enveloppant la monnaie dans un morceau du journal qu'il a porté sur la toilette.*

Fort bien, je l'enveloppe dans ma charade. Ces pauvres gens ! il faut encourager les arts dans tous les états.

SOPHIE, *entrouvrant sa porte.*

Mon père est sorti pour arranger les affaires du vôtre; il nous fait espérer que nous serons heureux.

EUGÈNE.

Ah ! Sophie, que je vais l'aimer ! (*Ici les chanteurs cessent.*)

MUSARD, *après avoir lancé sa monnaie.*

Là ! voilà ce que c'est ; tout près de la boutique du parfumeur : bien le bon jour, mes amis. (*Il ferme la fenêtre et retourne à la toilette, il aperçoit Sophie dans la glace.*) Ah ! ah ! mon fils avec la voisine ! voyons un peu. (*Il va, en reculant, doucement à Eugène.*)

EUGÈNE.

Mais, quand pourrai-je causer avec vous, avec votre père? j'ai mille choses à vous dire.

SOPHIE, *apercevant Musard près d'Eugène.*

Paix ! (*Elle referme vite sa porte.*)

MUSARD, *se retournant vivement.*

Ah ! je vous y prends, monsieur mon fils ! Ciel ! que vois-je ? Sophie ! je la reconnais. Comment, monsieur, vous osez en ma présence ! . . . Mademoiselle Lerond à Paris ! dans mon hôtel ! avec son père, sans doute ! Monsieur Delaigle ? monsieur Delaigle ?

EUGÈNE.

En vérité, mon père, je ne sais. . . .

MUSARD.

Vous ne savez, monsieur? et moi, je sais et je vois que vous vous moquez de votre père, que vous vous entendez avec ses ennemis. Monsieur Delaigle?.... Et c'est elle que j'accompagnais; si j'avais su.... Monsieur Delaigle?

SCENE XVII.

EUGÈNE, MUSARD, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Eh! mon Dieu, monsieur, me voilà.

MUSARD.

Quelles sont les personnes qui occupent cet appartement?

DELAIGLE.

Un voyageur, un homme de votre pays précisément, qui vient d'arriver avec sa fille.

MUSARD.

C'est lui-même, il n'en faut pas douter. Ah! vous logez M. Lerond.

DELAIGLE.

Oui, monsieur, c'est son nom.

MUSARD.

Eh bien, monsieur, vous pouvez compter que je ne coucherai pas ce soir dans votre maison. Je le vois, c'était arrangé; mon fils était au fait, il a choisi exprès cette maison.... et vous-même, monsieur Delaigle, vous êtes complice.

DELAIGLE.

Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire, ma maison est connue; et puis-je refuser les voyageurs qui me font l'honneur de descendre chez moi.

MUSARD.

Comment, si vous pouvez refuser ? un bel honneur qu'il vous fait là, en effet ! on prévient ses locataires, au moins.

SCENE XVIII.

EUGÈNE, MUSARD, Madame MUSARD, DELAIGLE.

Madame MUSARD.

Eh ! mais, d'où vient donc tout ce bruit ?

MUSARD.

C'est vous, madame ? venez remercier votre fils ; il nous a bien choisi notre appartement ; M. Lerond, qui vient d'arriver ici, qui loge là, en face de nous ; sa fille qui ose s'entretenir devant moi avec mon fils ! quel dessein l'amène à Paris ? Celui de me nuire, de me contrarier, de me barrer tous les passages. Mais je le préviendrai ; je lui prouverai que quand je m'en mêle, j'ai aussi de la tenue, de l'activité. Eh bien, monsieur Delaigle, cette voiture que j'ai demandée depuis une heure.

DELAIGLE.

Eh bien, monsieur, il y a une heure qu'elle est arrivée.

MUSARD.

Eh ! que ne le disiez-vous donc ?

DELAIGLE.

Mais on l'a prise, monsieur.

MUSARD.

Comment, on l'a prise ! eh ! qui donc ?

DELAIGLE.

Le voyageur de cet appartement.

MUSARD.

Qu'est-ce que vous dites donc ? M. Lerond a pris ma voiture ? eh bien, le voila déja qui commence ses manœuvres. C'est pour agir contre moi, je le parierais ; mais, je lui apprendrai.... J'irai à pied, j'aurai plutôt fait. (*A Eugène.*) Monsieur, je vous défends de voir mademoiselle Lerond. Madame, veillez sur votre fils ; vous sentez qu'il y va de votre gloire, que vous me compromettriez... Ma canne, mon chapeau,... mon parapluie, le temps n'est pas sûr. (*Delaigle les lui donne.*) Ah ! monsieur Delaigle, vous logez mes ennemis, et vous laissez prendre ma voiture, il faut que l'un de nous deux sorte de chez vous, je vous en préviens.

DELAIGLE.

Ma foi, monsieur, je ne ferai pas pour vous une malhonnêteté à un galant homme qui paraît disposé à faire une grande dépense, qui m'a ordonné un grand déjeûner.

MUSARD.

Croyez-vous donc que je ne sois pas en état de faire autant de dépense que lui? (*Il tire sa montre.*) Onze heures et demie ! Ah ! mon Dieu ! comme le temps passe ! Pas possible ! voyons la vôtre... (*Delaigle lui fait voir la sienne.*) et je retarde encore. (*Il veut régler sa montre.*)

Madame MUSARD.

Mais, mon ami, vous êtes pressé...;

MUSARD.

Ah ! tu as raison ; je la réglerai aux Tuileries. Venez avec moi, monsieur Delaigle ; et en passant dans votre salle à manger, je vous ordonnerai un repas qui vaudra bien celui de M. Lerond ; venez. (*Il sort et revient.*) Ah ! mes gants ?... ils sont dans ma poche. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

EUGENE, Madame MUSARD.

EUGÈNE.

Enfin, le voilà parti.

Madame MUSARD.

Il ne fera rien, il ne trouvera personne, j'eo répoods; mais tranquillise-toi; M. Lerood s'est chargé d'agir et de voir tout le moode à sa place.

EUGÈNE.

Quelle booté! Mais, ma mère, vous qui êtes raisonnable...

SCENE XX.

MUSARD, EUGENE, Madame MUSARD.

MUSARD, *au dehors, en entrant.*

Attendez-moi, je suis à vous dans l'instant.

Madame MUSARD.

Eh bieo, c'est eocore vous?

MUSARD, *allant à la toilette.*

C'est ma tabatière que j'ai oubliée.

EUGÈNE, *la prenant sur la table.*

La voilà, mon père.

MUSARD.

C'est bon; je oe serai pas long-temps abseot. Songez à ce que je vous ai dit, monsieur.

EUGÈNE *le reconduisant.*

Oui, oui, mon père, j'y songe. (*Musard sort.*)

SCENE XXI.

Madame MUSARD, EUGENE.

EUGÈNE.

Ah! ma mère, Sophie est là; elle aura entendu la défense qu'on vient de me faire; elle n'osera pas paraître. Si vous vouliez permettre, si vous vouliez m'aider à lui persuader qu'elle me sera toujours chère; que malgré l'animosité de mon père, elle doit encore me voir, me souffrir auprès d'elle avec quelque indulgence.

Madame MUSARD.

Comment! si je le permets! je vous y engage même. (*En allant ouvrir la porte de Sophie.*) Il est vif, mon fils! On a bien raison de dire que les garçons tiennent de leurs mères. Venez, venez, mademoiselle; M. Musard est sorti.

SCENE XXII.

EUGENE, Madame MUSARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah! monsieur Eugène, que votre père est cruel!

EUGÈNE.

Je vous revois, Sophie; ne troublez pas cet instant par le souvenir de ce que vient de dire mon père. Jamais, je le jure, je n'aurai d'autre épouse que vous.

SOPHIE.

Jamais il ne consentira à notre mariage.

Madame MUSARD.

Allons, allons, ne vous désespérez pas, enfans que vous êtes.

M. Lerood et moi, nous sommes pour vous. Votre père a fait tant de mal à mon mari quand ils étaient rivaux, qu'il ne peut pas manquer de lui faire du bien, quand il devient son ami. M. Musard a bien des ridicules, mais il est juste et boo; et quand il devra tout à votre père, il oe pourra refuser son conseotement.

SCÈNE XXIII.

EUGÈNE, LEROND, Madame MUSARD, SOPHIE.

LEROND, *au dehors, en entrant.*

Qu'il ne s'en aille pas, je remonte en voiture sur-le-champ. Me voilà. Bon jour Eugène. J'ai le temps de vous rendre compte de mes courses. Du fond de mon fiacre, je viens d'apercevoir Musard lisant, je ne sais quelle affiche au coin de la rue, sous son parapluie, car il commence à pleuvoir. Bonnes et mauvaises nouvelles. D'abord, point de procès avec votre beau-frère; il y a deux ans qu'il propose une transaction tout à votre avantage; Musard l'a acceptée, mais il remet chaque jour à envoyer sa procuratioo. Votre beau-frère ne voulait plaider qu'excédé de ces éternelles remises. J'ai vu soo avocat, il rédige la transaction, dans un quart d'heure, je l'apporte à Musard, et il faut espérer qu'il prendra sur lui de signer. Quant à la place que le jeune homme sollicitait, il faut y renoncer; d'hier matin elle est donnée à un concurrent, qui n'aurait rien obtenu si Musard avait répondu à vingt lettres qu'on lui a écrites; s'il avait songé à rendre mille petits services qu'oo lui demandait, qu'il promettait et qu'il oubliait. Mais je projette pour toi, moo cher Eugène, quelque chose qui te dédommagera. J'ai vu M. Forlis, votre correspondant; il est furieux; votre mari est ruiné, dit-il; et lui-même, s'il ne rompt pas avec Musard, est obligé de manquer. Il y

a un mois qu'il attend une rentrée considérable, que votre mari doit lui faire, point de nouvelles. Il dit que depuis que Musard a renvoyé ce commis intelligent que j'ai pris chez moi, et dont je suis fort content, il est impossible qu'il termine une affaire.

Madame MUSARD.

Eh! mais, mon mari m'a parlé en effet d'une lettre-de-change de trente mille francs, qu'il devait porter lui-même à la poste il y a un mois. Ah! mon Dieu! serait-elle égarée?

LEROND.

Qu'il devait porter lui-même à la poste? Ils se sera amusé quelque part, et la lettre ne sera pas partie. Mais, permettez, madame, j'ai connu dans mes voyages un homme du caractère de Musard; sa femme avait une excellente habitude; tous les soirs elle visitait les poches de son mari, et par cette précaution, elle lui a épargné bien des malheurs.

Madame MUSARD.

Eh! mon Dieu, monsieur, j'y ai pensé plus d'une fois, mais je n'ai jamais osé.

LEROND.

Beau scrupule avec un homme de ce caractère! Songez donc que c'est pour lui rendre service; et cette lettre-de-change perdue, c'est peut-être le seul moyen de savoir ce qu'elle est devenue; je gage que nous trouverons à S.-Quentin ou ici même....

Madame MUSARD.

Eh! oui, vraiment, ici; il s'est amusé à emballer tous ses habits, comme si nous devions rester huit mois à Paris; et comme il ne souffre pas que son domestique y touche, parce qu'il passe une heure à les brosser lui-même tous les matins,...

LERON D.

Allons, allons, un peu de hardiesse; l'intention nous justifie; et d'ailleurs en votre présence, en présence de son fils, il ne peut pas y avoir de mal.

Madame MUSARD.

Et nous allons peut-être découvrir encore quelque nouveau malheur dont nous ne nous doutons pas.

SCENE XXIV.

EUGENE, LEROND, JOSEPH, Madame MUSARD.

JOSEPH.

Madame, monsieur que je viens de rencontrer dans la rue du Coq-S.-Honoré, où il examine des caricatures nouvelles chez un marchand d'estampes, m'a chargé de vous remettre ce reçu de l'auteur de la charade, et de vous dire que par malheur il était le cent soixante-dix-huitième Œdipe.

LERON D.

Nous avons une autre énigme à deviner.

Madame MUSARD.

Oui. Venez, Joseph; j'ai quelques ordres à vous donner.

SCENE XXV.

EUGENE, LEROND, SOPHIE.

LEROND.

Eh bien, Eugène, tu ne dis rien à ma fille?

EUGÈNE.

Pardon, monsieur; mais je songe aux malheurs de mon

père, qu'il est loin de prévoir, qu'il a peut-être provoqués, mais que sa probité, son honneur, et la pureté de son ame étaient loin de lui mériter.

SOPHIE.

Eh bien, monsieur Eugène, nous nous réunirons à vous pour le consoler; qu'il consente à me nommer sa fille, et mes soins et les vôtres, partagés entre lui et mon père, assureront le bonheur de nos deux familles.

EUGÈNE.

Ah! mademoiselle, puis-je encore songer à vous épouser?

LEROND.

Eh! pourquoi donc n'y songerais-tu plus, je t'en prie?

SOPHIE.

Que dites-vous donc là, monsieur Eugène?

EUGÈNE.

Si mon père est ruiné, si un autre a la place que je sollicitais.

LEROND.

D'abord, trente mille francs ne ruineroient pas ton père; et ils ne sont pas encore perdus d'ailleurs. Quant à la place, eh bien, si je te trouve assez riche pour ma fille?

SOPHIE.

Là, qu'aurez-vous à dire?

SCENE XXVI.

EUGÈNE, LEROND, JOSEPH, Madame MUSARD, SOPHIE.

(Joseph a les mains pleines des papiers qu'il a trouvés dans les poches de Musard.)

Madame MUSARD.

Apportez tout cela, Joseph. (*A Lerond.*) Voilà tout ce que nous avons trouvé.

LEROND.

Parbleu ! c'est bien assez. Procédons à l'inventaire. (*Il va mettre son chapeau et sa canne sur un fauteuil, et revient à Joseph ; il prend de ses mains les papiers les uns après les autres.* « Recueil de chansons inédites pour « mariages, fêtes, et autres réunions ». C'est de son écriture, le pauvre homme !... Un papier chiffonné ! « Acros- « tiche satyrique contre M. Lerond. »

Madame MUSARD.

Ah ! monsieur, que je suis honteuse...!

LEROND, *il remet le papier à madame Musard, qui le déchire.*

Et non, madame, il faut en rire comme moi. Des lettres toutes cachetées, dont l'adresse est de son écriture : une pour Marseille, une pour Bordeaux.

Madame MUSARD.

Il y a peut-être cinq ou six mois qu'elles sont dans sa poche.

LEROND.

« A madame Raymond, boulevard Montmartre. »

Madame MUSARD.

C'est ma marchande de modes ; c'est de mon écriture.

J'avais chargé M. Musard d'envoyer cette lettre avec les siennes ; je ne m'étonne plus si je n'ai pas reçu ma capotte de satin violet.

LE ROND, *continuant son inventaire.*

D'autres, chiffonnées et décachetées, à l'adresse de Musard : tenez, madame, lisez, cela vous regarde..... *Vivat !* voilà celle que nous cherchions ; cinq cachets, à M. Forlis ; les lettres-de-change sont là-dedans, je le parierais. (*A Joseph*) Tiens, mon garçon, celle-ci à la poste, celle-là à son adresse : on trouvera la date un peu ancienne, c'est égal ; vaut mieux tard que jamais ; il sera censé avoir écrit de Saint-Domingue. Quant à celle du correspondant, je m'en charge, et j'y retourne.

(*Joseph sort.*)

Madame MUSARD.

Ah ! mon Dieu !

LE ROND.

Quoi donc ?

Madame MUSARD.

Voici bien autre chose. Des billets à ordre qui n'ont pas été payés, ... une seconde lettre du marchand qui les a envoyés, et qui nous annonce le protêt. On a dû le signifier à domicile avant-hier, le jour de notre départ.

LE ROND.

Allons, allons, calmez-vous, tout peut encore se réparer ; mais voici qui augmente les courses que j'ai à faire. Viens avec moi, Eugène, tu m'aideras (*Il va reprendre sa canne et son chapeau, et revenant.*) Mais, madame, savez-vous sur qui étaient ces lettres-de-change ?

Madame MUSARD.

Sur un monsieur Dorneville.

LERON D.

Diable! tant pis! voilà quinze jours qu'il a suspendu ses paiemens.

Madame MUSARD.

Voyez que quand même on les retrouverait, c'est autant de perdu; et qu'au contraire, si on les avait présentées à l'échéance il y a un mois.....

LERON D.

J'entends Musard, je sors par cette porte; toi, ma fille, rentre dans notre appartement; du courage, madame, vous aurez bientôt de mes nouvelles. Viens, Eugène.

SCENE XXVII.

Madame MUSARD, *seule.*

A merveille! des créanciers qu'on ne paie pas, des débiteurs qui font banqueroute, et tout cela par sa faute! Allons, rien n'est plus constant, cet homme-là ne peut plus continuer son commerce; et plût au ciel, encore, qu'il l'eût quitté plutôt. Lui, négociant! il ne l'a jamais été; sans cet honnête commis qu'il a renvoyé, il y a long-temps qu'il serait ruiné.

SCENE XXVIII.

Madame MUSARD, MUSARD, UN MARCHAND.

MUSARD; *en entrant, il met sa canne et son chapeau sur un fauteuil.*

Posez tout cela sur cette table. (*Le marchand met les caricatures et la musique sur la table, et garde le ba-*

romètre.) Pardon, ma femme, tu as à te plaindre de moi; .... je vais t'expliquer cela tout-à-l'heure; et pour faire la paix, j'ai voulu te faire un petit cadeau; un baromètre excellent; ce n'est qu'à Paris qu'on peut trouver de ces choses-là.

Madame MUSARD.

Oui, oui, continuez, achetez, satisfaites tous vos goûts; vous êtes trop riche.

MUSARD.

Mais regarde donc; cela fera-t-il un assez joli effet dans notre salle, sur notre tapisserie à personnages, en regard avec notre pendule en marqueterie. (*Le marchand met le baromètre sur le fauteuil.*) C'est un louis que je vous dois, mon ami; tenez. (*Le marchand examine le louis.*) Oh! il est de poids, je les pèse tous moi-même.

LE MARCHAND.

Si monsieur est content, voilà des adresses.

MUSARD.

Donnez, donnez; je les distribuerai à tout S.-Quentin. Bien le bon jour, mon ami. (*Le marchand sort.*) Et puis deux sonates nouvelles pour violon ou forté-piano, *ad libitum.* (*Il fredonne.*)

Madame MUSARD.

Oui, chantez, chantez!

MUSARD.

Et puis une collection de caricatures, oh! vraiment comiques!

Madame MUSARD, *à part.*

On devrait bien en faire une sur lui.

MUSARD.

Or ça, maintenant, il faut que je te dise: tu t'imagines que j'ai été par-tout? Eh bien, point du tout, je n'ai été nulle part.

Madame MUSARD.

Comment ! vous n'avez été nulle part ?

MUSARD.

Ecoute donc, il était tard; on ne peut pas marcher dans Paris comme on veut. Comment passer devant ces belles boutiques de meubles, de bijouterie, sans s'arrêter, sans examiner, quand on est curieux de belles choses; et d'ailleurs, j'ai marchandé un elzevir chez un libraire bouquiniste; il était trop cher : ensuite, comme il pleuvait, je n'ai pas pu sortir des galeries de bois; et enfin j'ai fait des réflexions . . . J'irai demain, ou plutôt j'écrirai; car vois-tu, est-il bien que j'aie l'air de courir après les gens? Je leur demanderai un rendez-vous.

Madame MUSARD.

Moi, monsieur, j'ai appris de belles nouvelles pendant votre absence.

MUSARD.

Eh ! quoi donc ?... Le beau baromètre !

Madame MUSARD.

D'abord, la place que votre fils sollicitait est donnée à un autre.

MUSARD.

On ne l'aura pas jugé capable... Les sonates sont de Pleyel.

Madame MUSARD.

Pardonnez-moi, votre fils est capable de tout; tout son malheur est d'avoir un père qui n'est capable de rien.

MUSARD.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame Musard ?

Madame MUSARD.

N'avez-vous pas souscrit des billets à ordre pour le quinze ?

MUSARD.

Eh bien ! qu'on se présente.

Madame MUSARD.

On s'est présenté, vous n'avez pas payé, on a protesté.

MUSARD.

Allons donc.... Eh ! mais, c'est possible ; le quinze au matin j'ai fait dire que je n'étais pas visible ; je voulais achever le dernier volume de ce roman si intéressant.

Madame MUSARD.

Et ces lettres-de-change sur Dorneville, que vous deviez mettre à la poste, elles ne sont pas parties.

MUSARD.

Ah ! mon Dieu ! je m'en souviens : en me disputant avec le directeur de la poste sur un apophtegme de médecine (car il est aussi médecin, notre directeur de la poste), j'ai mis la lettre dans ma poche, et je l'ai suivi chez un malade. J'ai eu tant d'occupations depuis ce temps-là !

Madame MUSARD.

Et depuis un mois, M. Dorneville n'a-t-il pas suspendu ses paiemens ?

MUSARD.

On me l'a dit.

Madame MUSARD.

Etonnez-vous, apres ces beaux chefs-d'œuvre, que votre correspondant ne veuille plus faire d'affaires avec vous, qu'on ait donné la place à un autre qu'à votre fils ; et ce procès dont me menaçait mon beau-frère encore, si par aventure, M. Lerond....

MUSARD.

M. Lerond ? je l'aurais parié ; il est pour beaucoup dans tout cela. Maudit homme ! c'est lui qui m'attire tous ces malheurs.

Madame MUSARD, *avec force.*

Eh ! non, non, monsieur ; c'est vous seul qui par votre inertie, votre insouciance, ce que vous appelez le vague heureux de l'esprit, avez tout fait, tout préparé, tout

perdu. Or, maintenant, achetez des baromètres, faites des recueils de chansons, félicitez-vous de vous lever tous les matins sans savoir ce que vous ferez dans la journée, de sortir sans savoir où vous irez, de vous égarer dans vos promenades, d'interroger les passans, d'examiner les boutiques, de deviner à quel point en sont deux personnes qui se donnent le bras; trente mille francs perdus, des billets à ordre protestés, notre fils sans état : c'est charmant !

MUSARD.

Oh ! pour cette fois j'ai tort. Mais allons, il ne faut pas perdre la tête; tu vas voir que je sais agir.

Madame MUSARD.

Eh ! mon Dieu ! restez tranquille, c'est tout ce que je vous demande. Qu'allez-vous faire ? entamer des démarches pour ne les pas achever, sortir pour aller dans un endroit, et aller dans un autre; restez, niaisez, musez, et laissez faire aux autres.

MUSARD.

Mais cependant, ma femme, il me semble.... Allons, allons, je pars et je prends une voiture, afin de n'être pas tenté de m'amuser en route. Joseph ?... Mais comment diable as-tu fait pour découvrir tout cela ?

Madame MUSARD.

En faisant ce que j'aurais dû faire depuis long-temps; en me faisant donner par Joseph tout ce qui était dans vos habits.

MUSARD.

Comment, on s'est permis....

SCENE XXIX.

Madame MUSARD, JOSEPH, MUSARD.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

MUSARD.

Je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser fouiller dans mes poches!

JOSEPH.

Eh! mais, monsieur, c'est madame....

Madame MUSARD.

Eh! oui, monsieur, c'est moi; n'allez-vous pas me gronder encore, quand c'est à cet expédient que je dois la découverte de tous vos malheurs?

MUSARD *passe à côté de sa femme. Joseph va à la table, où il regarde les caricatures.*

Vous gronder? non pas; mais cela n'en est pas moins très-indiscret.... Ne vous exposiez-vous pas à trouver telle chose... telle lettre qui vous aurait déplu, ma femme.

Madame MUSARD.

Oui, je vous le conseille; faites l'homme à bonne fortunes! Eh! que pouvais-je trouver qui m'affligeât plus que ce que j'ai appris?

MUSARD.

Mais enfin, qu'avez-vous fait de ces lettres-de-change?

Madame MUSARD.

Ne fallait-il pas vous les remettre pour que vous les oubliassiez encore? Je les ai confiées....

MUSARD.

A qui donc?

Madame MUSARD.

Eh! vraiment,... à votre fils.

MUSARD.

A mon fils! Beau chef-d'œuvre! Un étourdi, tout entier à son ridicule amour, qui ne s'occupera pas plus de mes affaires.... Fort bien! comme si ce n'était pas assez de mes sottises, il faut encore que je songe à réparer celles des autres.

SCÈNE XXX.

Madame MUSARD, MUSARD, DELAIGLE, JOSEPH, *à la table.*

DELAIGLE.

Dans quelle chambre, monsieur veut-il qu'on serve le déjeûner?

MUSARD.

Eh bien! voyez si l'on peut terminer une chose sérieuse quand on est importuné, dérangé pour des bagatelles. Dans la chambre du fond. C'est vous, madame, qui devriez au moins vous mêler de tous ces petits détails; trois couverts. Allons, je vais tâcher de rejoindre mon fils; je prendrai moi-même une voiture sur la place. Joseph, allez aider M. Delaigle. Je cours chez Dorneville, chez Forlis. (*Il va prendre son chapeau et sa canne.*)

DELAIGLE, *à Joseph.*

Eh! mais, venez donc, mon ami; comment! vous vous amusez à regarder ces caricatures quand votre maître vous ordonne de me suivre. (*Il sort avec Joseph.*)

MUSARD, *revenant.*

Je passe ensuite chez l'homme à l'ordre duquel j'ai souscrit des billets. (*Il veut sortir.*)

SCÈNE XXXI.

Madame MUSARD, MUSARD, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

Monsieur Musard?

MUSARD.

C'est moi-même, monsieur.

L'HUISSIER.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être huissier.

Madame MUSARD.

Là ! un huissier !

MUSARD.

Hélas ! monsieur, je sais pourquoi vous venez.

L'HUISSIER.

Ah ! vous le savez ?

MUSARD.

Il s'agit de certains billets à ordre.

L'HUISSIER.

Précisément.

MUSARD.

On aura découvert que je suis arrivé à Paris....

L'HUISSIER.

D'hier au soir.

MUSARD.

Eh ! bien, monsieur j'y ferai honneur, sans doute ; mais j'ai besoin de quelques jours ; il faut que j'écrive à S.-Quentin.

L'HUISSIER.

Mais point du tout, monsieur ; vous venez de m'envoyer les fonds nécessaires pour faire des offres réelles à la personne à laquelle ils sont dûs.

MUSARD.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

L'HUISSIER.

La vérité. Vos prénoms, s'il vous plaît ? Ne les sachant pas, je les ai laissés en blanc. (*Il va à la table.*)

MUSARD, *le suivant.*

Mes prénoms ? mais je voudrais savoir....

SCÈNE XXXII.

Madame MUSARD, UN COMMIS-MARCHAND, MUSARD, L'HUISSIER.

LE COMMIS.

C'est à monsieur Musard que j'ai l'honneur de parler? Je suis le premier commis de M. Forlis, votre correspondant; il part à l'instant pour la campagne, et je viens en son absence....

MUSARD.

Ah, monsieur! il s'agit de ces lettres-de-change sur Dorneville : je ne sais comment il se fait qu'elles ne soient point arrivées....

LE COMMIS.

Il est certain que ce retard avait alarmé et aigri contre vous M. Forlis; mais enfin, au moment de monter en voiture, il vient de recevoir de votre part le paquet que vous deviez charger à la poste....

MUSARD.

De ma part, dites-vous?

LE COMMIS.

Oui, monsieur, ce retard était d'autant plus fatal, que depuis quinze jours le débiteur avait suspendu ses paiemens; mais comme les lettres-de-change viennent d'être endossées et acquitées par un homme très-solide....

MUSARD.

Endossées, acquittées par un homme très-solide! Et par qui donc?

L'HUISSIER.

Pardon, monsieur; mais je suis très-pressé; vos prénoms, s'il vous plaît.

LE COMMIS.

Je le suis aussi. Faites-moi le plaisir de signer ce petit accord entre vous et M. Forlis, qui continuera très-volontiers à servir de correspondant à votre maison.

MUSARD.

Mes prénoms, signer, on paie mes dettes, on endosse et acquitte les effets d'un homme en faillite... Permettez donc, messieurs; je veux savoir auparavant quel est l'honnête homme qui s'est mêlé si heureusement de mes affaires.

SCENE XXXIII.

EUGÈNE, Madame MUSARD, LEROND, MUSARD, LE COMMIS, L'HUISSIER.

LEROND, *qui est entré pendant que Musard parlait.*

Eh! parbleu, c'est moi.

MUSARD.

M. Lerond!

Madame MUSARD.

Je m'en doutais.

EUGÈNE.

Ah! mon père, quelle reconnaissaoce ne devons-nous pas à ce brave M. Lerond!

LEROND.

Paix, Eugène. Ce que j'ai fait est tout simple; les billets à ordre protestés, bagatelle; Musard aurait payé sous quelques jours, j'avance la somme; il n'y a rieo à en conclure contre la solidité de la maison, Il est constant, par la date de la lettre que tu avais oubliée de charger à la poste, qu'il y a un mois que les lettres-de-change devraient être à Paris. Ce n'est pas ta faute si Dorneville a, dans l'intervalle, suspendu ses paiemens; mais ce n'est pas la sienne non plus; c'est un galant homme qui éprouve un

embarras momentané. En endossant et en acquittant ses effets, je ne risque rien. Voilà la transaction entre ton beau-frère et toi; j'en ai donné connaissance à Eugène; elle est telle que tu pouvais la desirer. Ton fils n'a point la place qu'il sollicitait, mais si tu m'en crois, tu ratifieras ce que j'ai cru devoir mettre dans l'accord entre Forlis et toi; seule condition d'ailleurs à laquelle Forlis consente à continuer d'être ton correspondant. Tu associes ton fils, et tu le mets à la tête de ta maison; un homme comme toi a besoin d'un commis de confiance, et ton fils est le meilleur que tu puisses choisir. Avec lui tu pourras; sans te compromettre, lire des romans, faire de la musique, te promener, t'égarer, enfin muser tout à ton aise. Quand tu n'auras plus rien à faire, tu seras l'homme du monde le plus aimable. Ne me remercie pas de t'avoir rendu service, c'est une dette que j'acquitte; ne parlons plus du passé, et embrasse-moi.

MUSARD.

Ma foi; de tout mon cœur.

LEROND.

Nous avons encore une autre affaire à terminer; signe la transaction, finis avec ces messieurs, je reviens dans l'instant. (*Il rentre chez lui.*)

SCENE XXXIV.

EUGENE, Madame MUSARD, MUSARD, LE COMMIS, L'HUISSIER.

MUSARD.

Ah! sans doute, je signe, je finis. Ce cher Lerond, comme je l'ai méconnu!

L'HUISSIER.

Enfin, monsieur, vos prénoms.

MUSARD.

Mes prénoms, c'est juste... Moi, qui croyais qu'il ne venait à Paris que pour agir contre moi.

Madame MUSARD, *allant à la table.*

Ecrivez, monsieur, Jacques-Alexandre.

MUSARD.

Jacques-Alexandre, c'est cela même.

LE COMMIS.

Ainsi, monsieur, vous consentez à signer?

MUSARD.

Comment! si j'y consens? je croirais manquer à la reconnaissance, si je ne ratifiais pas tout ce qu'a fait ce cher Lerond.

EUGENE, *qui a été à la table, lui présentant une plume.*

Mon père, voici la plume.

MUSARD, *la prenant.*

Ah! j'approuve ton impatience, elle est naturelle.... Mais, dis-moi donc; tu as donc couru par-tout avec lui?

EUGENE.

Eh! mon père, je ne vous donnerai aucune explication que vous n'ayez signé.

MUSARD, *allant à la table.*

Tu as raison. Ah! mon dieu la mauvaise plume! donne-moi donc un canif que je la taille.

EUGENE.

Tenez, mon père, en voilà une autre.

MUSARD.

Allons, allons, je me dépêche. (*Il signe et se lève.*) Maintenant, dis-moi...

Madame MUSARD.

Mais il y a encore la transaction.

MUSARD.

Ah la transaction... C'est que je suis d'une joie, d'un

contentement... (*Madame Musard, croyant qu'il a fini, veut retirer le papier.*) Attendez donc, et mon paraphe donc! Diable! c'est important! Grace à mon paraphe, je suis peut-être le seul négociant dont on ne puisse contrefaire la signature. Là, voilà ce que c'est. (*Il se lève.*) J'espèrequ'à présent tu vas me conter...

SCENE XXXV.

Madame MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, EUGENE.

LEROND.

Eh bien, a-t-il signé?

Madame MUSARD.

Oui, Dieu merci, mais ce n'est pas sans peine.

LEROND.

Maintenant, mon cher, voici ma fille.

MUSARD.

Je t'entends. Ces deux enfans s'aiment, il faut les marier. Eh bien, mon cher Lerond, dispose, ordonne, arrange tout, je t'en laisse le maître. (*à Sophie.*) Comme elle était jolie la chanson que vous avez chantée à mon fripon de fils. Mais vous devez être contente de moi?

SOPHIE.

Ah! oui, monsieur, bien contente!

MUSARD.

N'est-ce pas que je n'ai pas mal accompagné?

SCENE XXXVI.

LES MÊMES, JOSEPH *annonçant à M. Musard.*

JOSEPH.

Quand monsieur voudra se mettre à table, tout est prêt dans la chambre du fond.

SCENE XXXVII ET DERNIERE.

LES MÊMES, DELAIGLE *annonçant à M. Lerond.*

DELAIGLE.

Monsieur, je viens de faire servir dans votre appartement le repas que vous avez commandé.

LEROND.

Eh vîte, monsieur Delaigle, réunissez les deux services en un. Déjeûnons tous ensemble, et courons chez le notaire.

MUSARD.

Oui, sans doute, chez le notaire. Mon cher Lerond, ma chère femme, mes chers enfans;... et Dieu merci, nous aurons fait assez d'affaires dans une matinée. (*Il tire sa montre.*) Deux heures! ah mon Dieu! comme le temps passe quand on s'occupe!

LEROND.

Eh bien! sachons l'employer.

FIN.

72105
N3679